

Chapitre quinzième

Promenades centrifuges

La force centripète est puissante. Elle nous ramènera souvent vers la Bourse, si nous n'y prenons garde. Il faut s'efforcer de la vaincre pour n'obéir, par fantaisie, qu'à la force centrifuge. A Paris, on se retrouve trois fois sur une même journée à la Madeleine, si l'on ne se surveille. Une main invisible vous y ramène.

Entraînons-nous.

En 1840, au moment où l'installation du chemin de fer causait le bouleversement de ce que nous appelons aujourd'hui le « quartier du Midi », une place nouvelle fut créée, qui prit le nom d'un bourgmestre averti. C'est la place Rouppe. Dès qu'elle fut ornée de sa fontaine, elle fut inaugurée solennellement. Douze jets d'eau devaient distribuer un cristal limpide ; deux bassins superposés devaient le recevoir. Ah, Fontaines de Bruxelles, quel sort est le vôtre !

Richard Dupierreux, journaliste, écrivain de race, avait naguère formé le projet d'écrire une étude sur les Fontaines de Rome. Il comptait en demander l'illustration à Raoul Dufy. Quel poème exquis serait né de pareille collaboration ! Dans

DÉCOUVERTE

le souvenir que l'on emporte de la Ville Eternelle, les fontaines chantent une chanson si claire et si gracieuse. Fontaines de Rome ! Respighi, le compositeur italien, en a orchestré les variations, leurs fusées irisées, leur gazouillis d'oiseaux. Fontaines, sources, cascades, cascadelles, luxe délicieux des villes méridionales, charme du Maroc, de l'Algérie, des villes de la côte d'Azur. A Antibes, à Toulon, à Sospel, une vieille fontaine s'incorpore au paysage, au point de vivre et de s'émouvoir avec lui. Il faut contempler dans quelque lointain village des Maures, ou de l'Estérel, les vieillards qui s'asseoient, aux heures lourdes, sur une margelle moussue où coule un filet d'eau, pour saisir toute la beauté intime du spectacle.

Reconnaissons que l'on n'acclimaterait guère la Fontaine Maboul au coin de la rue des Fripiers et que son jet limpide, tiède en hiver, glacé en été, fait mieux à Bou Saada. Un décor hydraulique, quelle qu'en soit la féerie, sous nos ciels, paraît une dérision. Cascadelles, cascades, cataractes, nous pouvons les apprécier, non pas domestiquées, domptées, canalisées, mais comme des mustangs dans la plaine, à l'état sauvage. Quelle fontaine rivaliserait avec les lavasses qui rejaillissent en auréole poudroyante sur le casque blanc de l'agent à poste fixe, avec les longues pluies droites et acharnées qui chassent tout devant elles, acculent les pauvres hères dans les encoignures des portes, sous les auvents, sous les verrières et laissent les rues désertes, dalles et pavés noirs comme de ba-

DE BRUXELLES

salte ! Quelle fontaine, quel jet d'eau rivaliserait avec les averses qui vous tricotent un manteau humide et un masque poisseux ; avec les ondées d'été ; avec les pluies d'automne, vaporisées et persistantes ! Sous ce rapport, le Belge est vraiment gâté.

Pourtant, malgré la prodigalité du ciel, le Bruxellois ne s'avoue point blasé. Il aime le geyser du Parc royal, en face le Palais de la Nation. Il lui rappelle Versailles. Il est sensible au calme qui enveloppe le bassin, en face le Palais Royal, que hantent les promeneurs, à la belle saison. Les poissons rouges qui tracent, en nageant, toutes les figures de la géométrie plane, le font songer aux carpes de Fontainebleau. Il regarde, avec tendresse, le lac du bois de la Cambre et l'île Robinson. C'est bien parce qu'il l'aime qu'il appelle « lac » cette mare. Il n'écoute pas sans fierté ceux qui vantent Tervueren et ses pièces d'eau tranquilles. Il pêche au canal, à Watermael, à Woluwe, à Boitsfort, parce qu'il raffole des joies aquatiques plus que de poisson. Au printemps et par les beaux jours de l'automne, il court contempler sur les étangs de Groenendael le reflet tendre ou flambant des feuillages.

Fontaines !

Les édiles n'ont pas tenu compte des préférences de leurs concitoyens. Lorsqu'il s'est agi de rendre hommage au Bock, petite rivière venue de loin pour abreuver une population, on n'a trouvé ni

coupe, ni cuvette, ni ruisseau, ni ruisselet pour en évoquer la générosité. On avait, on s'en souviendra, planté un monument hideux, non loin de l'ancien Observatoire, qui représentait un homme et un bouc. Leur mine penchée, à la bête comme à l'homme, ne célébrait l'eau du Bock que par antiphrase. Un haut-le-cœur parallèle paraissait exprimer leur dégoût pour une boisson écœurante.

Les Fontaines de Bruxelles n'ont, certes, rien de commun avec les Fontaines de Rome. Elles sont rares. Elles ne chantent point. A part Manneken-Pis, elles sont quasi toutes à sec, proprement. La Fontaine de Brouckère, porte de Namur, immobilise des figures altérées. Tritons et dauphins s'étiolent. Les génies de l'onde, le corps tendu, se gargarisent d'air. La Fontaine Anspach, place de Brouckère, ne fonctionne plus. Les griffons de la rue de l'Amigo hurlent comme chacals à l'approche du simoun, et n'expectorent que du vent. Le cracheur, au coin du Marché-au-Charbon, ne crache plus. La Fontaine du Sablon ressemble à une pendule poussiéreuse, abandonnée dans un coin de décrochez-moi-ça. La vasque au Square du Petit-Sablon est tarie. Le Neptune de Jean de Bologne, à Laeken, règne sur un bac où les cloportes ont remplacé les cyprins. A Saint-Gilles, à la Barrière, la Porteuse d'eau a vu transformer ses seaux en jardinières. On y a planté des géraniums. Les cuvettes de la place Rouppe contiennent maintenant un terreau généreux où alternent la verveine, le saxyphrage.

Grande misère des Fontaines bruxelloises. Nous la devons en partie à des sécheresses estivales qui ont amené la disette. Plus de gaspillage, telle est la consigne. Mais, dans un pays humide, le fait est indéniable, si l'abondance des fontaines paraît une ironie, quelques fontaines desséchées n'en constituent-elles point une autre ?

Promenades centrifuges. Nous voici conscients que toutes les libérations nous sont permises. Nous avons fait l'essai de nos dons d'ubiquité. Ils manœuvrent comme un moteur bien huilé. Après avoir papillonné de l'Hôtel de Ville à Tervueren, de la Porte de Namur à Groenendael, nous sommes prêts pour des randonnées lointaines. Pourquoi négliger les faubourgs ? Les cocasseries municipales ne sont pas de notre ressort. Lorsque l'on a créé, au point de vue administratif, le Grand Bruxelles, on avait pensé qu'il reconnaîtrait les siens et engloberait, définitivement, tout ce qui est vraiment lui-même. On s'est trompé. On a fait un essai et l'on s'est arrêté à Laeken. Pas Ixelles, pas Saint-Gilles, pas Anderlecht, pas Saint-Josse. Laeken ! C'est une bizarrerie qu'il ne faut pas essayer de comprendre. Il est des singularités dans la vie municipale comme dans la vie des hommes. Elles bourgeonnent comme des excroissances sur un tronc d'arbre. Cela n'empêche heureusement rien. Le Grand Bruxelles ne manque pas de s'affirmer une réalité, bien qu'elle ne soit pas administrativement consacrée. En 1914, on cessait de penser à la ville aux confins de Saint-Josse-ten-Noode ou

DÉCOUVERTE

de Schaerbeek. En 1930, on sent ses remous et son ressac à Scheut, à Koekelberg et au Heysel. Elle déborde et s'infiltré petit à petit. Elle grignote les no-mans-land comme la mer les châteaux de sable. Elle a dévoré des champs et de vieux villages. Il en demeure encore des vestiges parce qu'elle n'a pu les assimiler d'un coup. Tel est le développement urbain.

Il faut faire un effort de mémoire pour se représenter Buffalo Bill et ses Peaux-Rouges dans la plaine de Ten Bosch. Barnum avant de se rendre à Etterbeek, à la plaine des manœuvres, voulut installer ses tentes gigantesques et son personnel derrière la maison communale de Schaerbeek, dans des terrains qui furent reconnus impraticables, mais qui pouvaient rappeler le Far West à des Américains bénévoles. En 1897, accéder aux jardins du Cinquantenaire constituait encore, pour les habitants du bas de la ville, une véritable expédition. Que dire alors des Trois Tilleuls ? Pour qui trouvait la campagne à Saint-Gilles, aux environs du Labyrinthe, à moins que ce ne fût dans les fonds, manière de petites vallées, ou ont été établies la rue de Bethléem, la chaussée de Forest et les rues adjacentes, Laeken représentait une bourgade reculée. Toute famille bourgeoise a eu à son service une femme de charges, au visage ratainé, qui avait mis son linge à sécher sur les collines de la Source, près de l'actuelle chaussée de Charleroi. Les voisins de l'église collégiale d'Anderlecht se remémorent peut-être l'époque, qui

DE BRUXELLES

n'est pas tellement lointaine, où on les considérait comme formant une population rurale. Ils cultivaient d'ailleurs leurs champs et leurs guérets. Les habitants de l'avenue du Roi, de l'avenue Fonsny, de la rue de Mérode ont acquitté un droit de passage sur le pont de fer qui devait les mener rue de France. Que penser des audacieux pionniers qui plantèrent, les premiers, leur cabane là où l'on devait édifier plus tard l'avenue De Mot et l'avenue Duray ?

Le sillon tracé par Romulus était doué d'un pouvoir magique. Toutes les limites tracées ainsi sur la terre, même de la manière la plus arbitraire, ont bénéficié de ce même prestige. Pour les effacer, il faut souvent que le sang coule. Il en est ainsi pour les pays. Pour les villes, il en va, heureusement, de façon plus pacifique. Le Grand Bruxelles ne s'est point constitué en un jour. Les remparts abolis, on ne franchissait la frontière qu'ils avaient marquée qu'avec réserve. Il fallut que les octrois fussent supprimés et vaincues quelques habitudes, pour que l'on enjambât résolument la délimitation démantelée. On sait que les octrois disparurent à l'initiative de Frère-Orban. L'obstacle magique flamba dans les feux de joie allumés par le populaire. Les anciennes portes n'avaient plus désormais, à l'instar de quelques titres de bourse, qu'une valeur nominale.

Hymans rapporte que le spacieux plateau qui séparait Ixelles du village de Saint-Josse-ten-Noode, et en dehors des boulevards descendait en pente douce pour se relever brusquement vers le nord,

DÉCOUVERTE

était bordé à l'horizon par les bois de tilleuls de Linthout. Ixelles, vers 1840, ne tarde pas à subir une transformation générale. Le quartier Léopold, quartier aristocratique entre tous, fut incorporé à Bruxelles en 1853. Il en alla de même tout autour des boulevards actuels et c'est assez normal si l'on tient compte de l'accroissement rapide de la population. En 1846, la ville dénombrait 123.000 habitants et les faubourgs 50.000. Le rythme des transformations et de l'accroissement de la population sont, cela va sans dire, intimement liés. Nous ne dirons pas les variations qu'ils dessinent, ni les thèmes qu'ils jouent. Il en est d'imprévus. Les expositions universelles, telles celles de 1880, 1897 et 1910, en constituent d'importants et Léopold II, le roi bâtisseur, faisait un compositeur impétueux et volontaire. Mais ceci relève plus particulièrement de l'Histoire. Ainsi la découverte de Bruxelles peut et doit même étendre son champ d'action à quelques kilomètres au delà de ce que l'on appelle tout à fait improprement, puisqu'ils sont très entourés, les boulevards extérieurs.

Ecolier, mon ami, ne dédaigne rien. Saint-Gilles comporte son charme, comme Ixelles, comme Saint-Josse. Molenbeek ne manque pas de caractère. Schaerbeek pas davantage. Tu y trouveras mieux que des magasins typiques, si tu veux te donner la peine de chercher attentivement un vieux pignon, une mesure pittoresque. Pousse, si tu en as le temps, car je compte t'abandonner bientôt à toi-même, pousse jusqu'à Uccle. Tu

DE BRUXELLES

pourras peut-être, si tu es féru de discipline, t'imposer, comme le peintre Blondel, une limite à tes investigations. Il a tracé sur un plan un cercle de dix kilomètres de rayon, avec l'Hôtel de Ville pour centre. C'est le cercle enchanté et il s'y confine.

Il y a mille choses. Il n'est pas possible de tout dire. La place Sainte-Croix et le Marché Sainte-Croix. Hâte-toi, la place Sainte-Croix va bientôt disparaître. Ah ! quel joli chapitre à écrire sur les marchés ! Les étangs d'Ixelles, l'Abbaye de la Cambre. Ah ! quel joli chapitre à écrire sur la vie laïque d'une abbaye, puisque M. Van de Velde y a installé l'Institut supérieur des Arts décoratifs. La Maison communale et la Malibran. C'était après 1830. La Malibran chantait au théâtre de la Monnaie. Elle avait sa campagne, ici même. Que d'élégances y défilèrent. Il y a le Bois de la Cambre. Ah, le Bois de la Cambre ! Ni Paris, ni Londres, ni Berlin, ni Vienne..., mais tu le sais ! La petite Suisse. C'était comme une guinguette posée dans un coin de verdure.

Non, ne dédaigne rien, ni Molenbeek, ni Saint-Josse. Molenbeek ? Des usines ? Des coins lamentables de faubourg, mais d'une poésie pénétrante. La poésie n'est pas toujours légère et gaie. De la matière vivante à impressions ! Si tu t'ennuies, cueille une enseigne, le nom d'une rue. On respire cela comme une fleur. Il y a des pissenlits et des roses. Rue de la Bigorne, n'est-ce pas délicieux ? C'est près de la place Saint-Josse, ce faubourg qui prend des airs désespérés, parce qu'il est sur la route d'un cimetière. Rue de la Reinette ?

DÉCOUVERTE

N'est-ce pas délicieux, c'est près de la Porte de Namur. Je sais que les vieilles villes françaises et Paris offrent, dans leur répertoire, plus de variété, plus de grâce chantante, plus d'attrait mystérieux. Mais, rue de la Tulipe, c'est à Ixelles. On voit l'image d'un vieil amateur de jardins. C'est cocasse. Pour la tulipe, ça fait bien ; pour d'autres fleurs, ça fait toc. Rue du Réséda. Ça ne va pas. On ne sait pas pourquoi. Ce n'est pas facile à baptiser une rue. Sur les plaques d'émail bleu, les noms des célébrités étrangères affectent des allures d'exil. Voltaire perd son sourire. Victor Hugo fait la moue, Clemenceau ronchonne. Non, ce n'est pas facile. Essaie. Il te faudra du recueillement, de l'attention, de l'imaginative. Il faudrait charger les poètes de ce soin. Ils n'inventeraient pas de ces non-sens qui font hurler ou qui font rire. Je ne les épuiserai pas tous. Rue du Radium, rue du Téléphone, rue du Gaz, rue de l'Electricité. Il leur faudra de la patine, avant qu'on les prononce avec autant de plaisir que d'autres. Rue de l'Ecuelle, rue des Eperonniers, rue des Goujons, impasse de la Bobine, mais rue de la Levure, enfin ? rue des Quatre-Hypothèses, place de l'Altitude Cent ? Amuse-toi à consulter un indicateur des rues de Bruxelles et Faubourgs, comme le disent les camelots. Amuse-toi, car c'est un amusement que je te propose. Tu verras qu'il est malaisé d'avoir l'imagination tendre et que ce serait beaucoup demander aux autorités communales, dans l'arroi des affaires quotidiennes, d'avoir chaque fois la main heureuse. Qu'ils se fassent sup-

DE BRUXELLES

pléer ? C'est assez juste si tu es certain que l'aréopage qui présiderait à ce soin délicat ne se prendrait pas aux cheveux, à chacune de ses séances et ne finirait pas comme ce conseil communal, après des discussions interminables, après l'examen de trois projets, par baptiser une pauvre venelle, rue du Quatrième Projet, pour immortaliser son embarras. Un homme réussit-il mieux qu'un groupe d'hommes ? Voire ?

Les enseignes ? Il en est d'adorables, mais pour combien de saugrenues ou d'une platitude désespérante. Rien que pour les cafés, vois ce que l'on a commis à côté des variantes zoologiques qui vont du Cheval de bronze à la Grenouille, en passant par le Singe et la Bécasse, le Poney russe et le Poisson rouge. En dehors de l'armorial de la légende dorée ; vois que de Sportsman, de Téléphone, de Terrasse, de Coin, de Pelote, de Pédale, de Derby. Il y a le café *Raren Vos*, du *Vieux Cochon*. Ce n'est pas très relevé, mais cela va déjà mieux. *Au Spijltigen Duivel*, au *Rapte Binnen*, *A Sumatra*. Tu instituerais un prix ? Qui jugerait ? Des puristes ? Méfie-toi. Dieu fait bien ce qu'il fait. Pour pas mal de méchante verroterie, de temps en temps une perle ! Il n'en faut pas plus. Un puriste n'aurait jamais admis l'enseigne de cette marchande de fruits et légumes qui, dans toute la simplicité de son cœur et de son orthographe, avait fait peindre sur sa vitrine, en grandes lettres : *A la Corpendu*. Aurais-tu le courage de lui faire, ce que ton jury puriste n'aurait point

DÉCOUVERTE

manqué, ce petit discours : « Madame, on dit court pendu, ou encore capendu. » Enfin, écolier mon ami, ce n'est pas d'une correction absolue, mais à Molenbeek on dit « corpendu ».

Oui, il est des quartiers pleins de gaieté. Il en est d'autres qui ressemblent à des vans de tristesse. Certains coins de Cureghem sont pleins, eux aussi, de mélancolie.

Anderlecht, assez sombre autrefois, s'éclaire maintenant. Le vieux moulin à eau de la chaussée de Mons semble encore moudre de la suie. Anderlecht qui vous accueille, après tout, sans grâce, place Bara, renferme cependant des trésors de toutes sortes. Que saint Guidon les protège ! Ce saint homme est bien sympathique. De garçon de ferme, il devint marguillier et se laissa prendre aux propositions alléchantes d'un Bruxellois qui lui proposa de s'associer avec lui pour réaliser une entreprise commerciale. Le marguillier impécunieux voulait arrondir ses revenus, mais la baraque qui transportait leurs marchandises s'échoua sur le sable. Ils avaient confié leur fortune à la Senne capricieuse. Après ce krach mémorable, Guidon voyagea en Terre-Sainte et revint mourir dans son Brabant natal. Lorsqu'il fut canonisé, le seul fait qu'il avait exercé le métier de garçon de ferme lui fit reconnaître un pouvoir spécial pour préserver le bétail des maladies coutumières. Était-il né à Anderlecht ? La question, comme toute question historique, est ardemment discutée. D'au-

DE BRUXELLES

cuns prétendent qu'il était originaire de Berchem-Sainte-Agathe.

Les Anderlechtois authentiques sont fiers de leur commune. On dit authentiques, parce qu'il est des Anderlechtois d'adoption. Ce sont les Polonais, maroquiniers de profession. C'est ce qui fait que saint Guidon entend des prières proférées dans un jargon bizarre où l'allemand, le polonais et le français se mêlent. Il n'y a encore que le rabbin pour les bien comprendre.

Le *Folklore brabançon* a publié, à l'occasion d'une exposition récente, un petit volume plein d'enseignements. La collégiale de Saint-Pierre, le béguinage constituent des sujets d'admiration classique. Mais qui sait qu'Erasmus passa un temps assez long, non seulement à Louvain, mais à Anderlecht ? L'historiographe de cet événement mémorable, M. Dubosq, nous apprend qu'il y passa l'été de l'année 1521. Il y vint surmené, fatigué ; il y prit un repos prolongé et s'y plut réellement. C'était l'époque où la liberté de ses vues, la hardiesse de son esprit avivaient l'acharnement de ses ennemis. Là, aux confins de cette commune commerçante, industrielle, active, l'on peut s'entretenir avec ce grand bonhomme de la Renaissance. La maison qu'il occupa n'est pas intacte. La partie qui constitua son logement, au XIX^e siècle, servait de remise. Elle fut démolie en 1844. Ce qui subsiste de cette maison, appelée *De Zwane*, forme un portique agréable qui ouvre sur l'un des siècles les plus attachants, le XVI^e.

DÉCOUVERTE

Petits marchands, petits boutiquiers. Il en est partout pour notre plaisir. Il en est à Anderlecht, comme à Saint-Gilles, comme ailleurs. Voilà du folklore en bocaux ! Quand on en manque dans la rue, on sait où s'approvisionner. Choisissons les confiseries. Elles perdent un peu de leur caractère, mais leurs montres et leurs éventaires demeurent curieux. Que le sucre, les amidons, les réglisses, les pâtes de fruit, les gommes sont plastiques. Il faut voir la montre et le comptoir de ces petits marchands aux jours qui précèdent la Saint-Nicolas, aux approches de la Noël et de la Nouvelle Année. Des peuplades bizarres de personnages en spéculaus, en sucre blanc et rouge pourraient soutenir le choc offensif de tous les Santons de Marseille. Leur pittoresque est plus fragile. Leur résistance serait éphémère. Il suffirait du rayon de soleil que les petits citoyens de la Cannebière ne manqueraient pas d'apporter dans leur arsenal guerrier, pour les raccornir ou les faire fondre, mais quelle belle armée et que d'ustensiles variés dans ses fourgons. Les boules multicolores serviraient de projectiles. Il y a des lassos de réglisse et des lacets, pour prendre l'ennemi au piège. Il y a des sabots, des clés, des lances. Il y a des crottes, en papier, gluaux merveilleux dont ne se dépêtré pas l'imprudent qui se livre à leurs délices. Il y a les chapeaux pointus et cramoisis, pour donner des coups de tête redoutables. Il y a toute la gamme des caramels, pavés noirs, pavés jaunes, pavés fourrés à la cerise et à la framboise. Ah, père Ubu, si vos fourriers étaient venus à Bru-

DE BRUXELLES

xelles, de quels arsenaux magnifiques n'eussiez-vous pas été pourvu.

A Pâques, le décor change. L'œuf dur peinturluré et son règne agonisent. Il a fait place à l'œuf en chocolat, mais un indigène qui n'a pas encore été détrôné est bien l'œuf blanc en sucre granité et qui, comme la boule d'eau dont on faisait un presse-papier, contient une image, l'emblème, comme on disait. Ah, les œufs de Pâques ! Ah, les pains d'épices de Nouvel An, garnis de guirlandes de sucre, d'inscriptions calligraphiées rappelant les plus belles pages des cahiers où l'on apprenait à écrire, sur un modèle, la langue pendante et l'index, en bosse de dromadaire, appuyé sur le porte-plume !

Qui a dit que le folklore ne peut pas être comestible ?

Albert Guislain

Découverte de Bruxelles

PHOTOS DE WILLY KESSELS

(Assistant : Léon Stons)

Edition pour la Jeunesse



L'ÉGLANTINE

BRUXELLES

1931

TABLE

CHAPITRE PREMIER, en forme de première préface, celle des petits	9
CHAPITRE DEUXIÈME, en forme de deuxième préface,	17
CHAPITRE TROISIÈME, en forme de troisième préface, pour faire suite à la deuxième	23
CHAPITRE QUATRIÈME et dernière préface	33
CHAPITRE CINQUIÈME. — Périples. — Les boulevards.	39
CHAPITRE SIXIÈME. — Par le Steenweg	61
CHAPITRE SEPTIÈME. — La Grand'Place	81
CHAPITRE HUITIÈME. — Flâneries	9
CHAPITRE NEUVIÈME. — Nouvelles flâneries	113
CHAPITRE DIXIÈME. — <i>Via populi, vox populi</i>	125
CHAPITRE ONZIÈME ou chapitre de gueule	143
CHAPITRE DOUZIÈME. — Squares, Parcs et Jardins publics	153
CHAPITRE TREIZIÈME. — Les Musées	173
CHAPITRE QUATORZIÈME. — Les Eglises	195
CHAPITRE QUINZIÈME. — Promenades centrifuges	211
CHAPITRE SEIZIÈME. — Premier épilogue	229
CHAPITRE DIX-SEPTIÈME. — Deuxième épilogue	245